

Festival d'Automne à Paris

13 SEPTEMBRE – 31 DÉCEMBRE
41^e ÉDITION



Dossier de presse

PAROLES D'ACTEURS / NICOLAS BOUCHAUD
*Deux Labiche de moins d'après
Le Mystère de la rue Rousselet et
Un Mouton à l'entresol d'Eugène Labiche*

Service de presse : Rémi Fort, Christine Delterme
Assistante : Léa Serror

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
e-mail : r.fort@festival-automne.com
c.delterme@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com



41^e édition

NICOLAS BOUCHAUD
Paroles d'acteurs /
Deux Labiche de moins
d'après Le Mystère de la rue
Rousselet et Le Misanthrope et
l'Auvergnat

Deux Labiche de moins
d'après *Le Mystère de la rue Rousselet*
et *Un Mouton à l'entresol*
d'**Eugène Labiche**
Mise en scène, **Nicolas Bouchaud**
Assistante, Margaux Eskenazi
Collaboration artistique, Lucie Valon
Lumière, Ronan Cahoreau-Gallier
Scénographie / costumes, Elise Capdenat

Avec Lucie Chabaudie, Andrés Acevedo,
Guillaume Clerice, Laure Duchet,
Guillaume Ducreux, Yann-Gaël Elléouet,
Alice Pehlivanyan,
Clémentine Pons, Yan Tassin

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS
ADAMI / THÉÂTRE DE L'AQUARIUM
MARDI 23 AU SAMEDI 27 OCTOBRE 20H30
10€ ET 15€
ABONNEMENT 10€

Selon Nicolas Bouchaud, puissante figure du théâtre de Didier-Georges Gabily ou de Jean-François Sivadier, le vaudeville est certainement un des laboratoires le plus éprouvant pour l'acteur. Lui-même a pu en prendre la mesure lorsque, dans *La Dame de chez Maxim* de Georges Feydeau mis en scène par Jean-François Sivadier, il interprétait le rôle de Lucien Petypon – une expérience « *extrêmement troublante* » de laquelle il a tiré quelques préceptes : savoir saisir, au travers des archétypes et d'une codification rigoureuse, une liberté suprême, un lâcher-prise sans lesquels le rire n'advient jamais. Ne pas chercher la parodie, ne pas chercher la satire sociale ni même une quelconque catharsis chez les vaudevillistes du XIX^e siècle puisqu'ils inventent une forme plus abstraite, plus énigmatique et plus inquiétante de comique. Aussi, pour cette nouvelle édition de « Paroles d'acteurs » (dispositif de transmission soutenu par l'Adami qui propose à de jeunes acteurs de travailler avec un « maître » de théâtre), Nicolas Bouchaud n'a pas hésité longtemps. Les jeunes acteurs sélectionnés au sein du dispositif Talents Cannes Adami expérimenteront sur deux pièces d'Eugène Labiche, à partir d'un travail de clown encadré par Lucie Valon. Histoire de retrouver l'intelligence « animale » des situations et de traquer, dans un genre réputé mineur dans l'histoire de la littérature, ces perles de poésie qui transgressent toute morale.

Coproduction Association Artistique de l'Adami ;
Festival d'Automne à Paris

En collaboration avec le Théâtre de l'Aquarium

Contact presse :
Festival d'Automne à Paris
Rémi Fort, Christine Delterme
01 53 45 17 13

Théâtre de l'aquarium
01 43 74 72 74

Nicolas Bouchaud

Vous avez été invité à monter, dans le cadre du dispositif « Paroles d'acteurs » produit par l'ADAMI, un projet de votre choix avec de jeunes acteurs de cinéma et de théâtre. Vous avez choisi deux pièces en un acte d'Eugène Labiche. Pour quelles raisons ?

Nicolas Bouchaud : Parce que j'avais envie de travailler sur le fait comique. Dans une optique de transmission et de pédagogie c'est intéressant puisque, aborder le comique, c'est se mettre d'emblée en difficulté. C'est un registre extrêmement exigeant pour l'acteur parce qu'on s'aperçoit vite qu'il faut être sur le fil, parce que le comique ne pardonne pas : si ce n'est pas drôle, tout est raté.

Comment comptez-vous les guider dans ce registre et quels seraient les écueils à éviter ?

Nicolas Bouchaud : Il n'y a pas de psychologie dans le comique et c'est bien pour ça que c'est très compliqué. Les rapports entre les personnages ne sont jamais horizontaux, il y a toujours un petit détail qui va creuser un gouffre énorme entre deux personnages. Il y a toujours du vide dans le comique alors que l'acteur a tendance à charger les choses émotionnellement. Ce qui est passionnant dans ces textes, c'est le mystère suivant : pourquoi, tout à coup, la situation devient drôle alors qu'il ne se passe presque rien ? La première chose à éviter, c'est donc de lire ces textes comme s'ils proposaient des dialogues normaux. Il faut trouver l'incompréhension. Ensuite, le rapport aux objets chez Labiche est très étrange. Un objet peut vraiment poser problème. C'est donc un rapport particulier à l'espace qu'il faut chercher. Une autre dimension qui me semble intéressante pour de jeunes acteurs, c'est que chez Labiche ou Feydeau les personnages sont toujours débordés par les circonstances. Il y a un temps paradoxal de fuite en avant. On est pris par une situation – le mensonge, par exemple – et on ne sait pas où on va. L'acteur est contraint à se mettre en route. Il y a un film de Scorsese qui illustre très bien cette fuite en avant, c'est *After Hours*.

Quant à la première qualité à travailler, c'est celle qui permet de ne jamais rien anticiper. Le comique oblige l'acteur à être dans le présent, à être dans un étonnement permanent pour reprendre un terme de Bertold Brecht, et surtout dans un état d'innocence permanente (ce qui n'a rien à voir avec la naïveté). L'acteur doit retrouver des mouvements internes proches de l'enfant, parce que le comique touche à cet état. Les auteurs de vaudeville ne se souciaient pas d'écrire avant tout une critique sociale, ils se situent dans un monde antisocial, presque asocial. Le vaudeville est un monde qui, très vite, révèle de l'absurde, dérègle le réel sans pour autant le dénoncer.

Le vaudeville serait pour vous une forme de transgression morale ?

Nicolas Bouchaud : Oui mais pas intentionnelle ! C'est compliqué, le vaudeville, parce que c'est un genre extrêmement codé qui repose sur des archétypes, un peu sur le modèle de

la commedia dell'arte.

Donc c'est intéressant de travailler sur un genre. Et un genre que l'on pourrait qualifier de « mineur » puisque le vaudeville est un genre mineur dans l'histoire de la littérature. Ce qu'on retient de la littérature du XIX^{ème} siècle, généralement, c'est le drame romantique et le roman naturaliste. Le vaudeville reste toujours méprisé et je dois dire que ça m'intéresse d'autant plus. Je fais ce rapprochement parce que je sors de deux ans de travail autour du critique de cinéma Serge Daney, mais je dirais que le vaudeville trouve un équivalent au cinéma dans la série B. Des genres mineurs qui cachent des perles... Tout l'enjeu va être de les traquer. De débusquer la poésie chez Labiche. Ce que j'appellerais une « poésie de la bêtise » et voir à quel point elle est incommensurable et, d'une certaine façon, magnifique. Ce qui est poétique, il me semble, c'est le dérèglement progressif du corps. Tout cela est proche du travail du clown. C'est pour cette raison que j'ai demandé à Lucie Valon, qui est clown, de travailler avec nous. Travailler Labiche nécessite de retrouver un rapport animal aux situations. J'entends par là être capable, par exemple, de faire un geste pour lui-même, sans aucune intention. À ce moment-là on commence à entrer dans un vocabulaire théâtral.

Une sorte de degré zéro du geste ?

Nicolas Bouchaud : Oui, et un degré zéro en général ! C'est un programme compliqué. Pour y parvenir, il faut que l'acteur sache ce que ce genre de choses produit. Il doit immédiatement avoir le retour de la salle, savoir que son jeu est relayé par les rires afin qu'il comprenne pourquoi c'est pertinent de le faire. Et là, le clown est intéressant car il est toujours branché à celui qui regarde. Le rapport à la salle est constitutif de son travail. L'acteur construit le comique autant que le spectateur.

Le genre du vaudeville m'intéresse aussi en ce qu'il est hybride : il reste quelque chose du théâtre de foire, il y a des chansons, des styles différents s'y superposent. C'est un genre « impur », en quelque sorte. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a jamais de tragédie dans le vaudeville. Il y a une phrase de Büchner qui, je trouve, résume très bien la posture de Labiche. Il écrit dans *Danton* : « On me traite de railleur. C'est vrai, je ris souvent. Mais je ne ris pas de la façon dont quelqu'un est un homme, je ris seulement du fait qu'il est un homme, alors qu'il n'y peut rien. Et ce faisant, je ris de moi-même, qui partage votre destin. »

Il y a une part de tragique, dans cette citation...

Nicolas Bouchaud : Bien sûr, mais le tragique doit survenir, on ne doit pas le chercher. Labiche met en scène des êtres médiocres, des petits bourgeois enfermés chez eux, une catégorie sociale qui, *a priori*, n'a aucun intérêt et aucun attrait spectaculaire. L'enjeu suprême serait de réussir à faire rire tout en magnifiant le côté dérisoire et pourquoi pas le côté tragique de ces figures-là. Ce n'est pas un rire métaphysique comme chez Beckett ou chez Ionesco. Souvent, pour

se donner de la consistance, on évoque Beckett, Ionesco ou Kafka pour parler de Feydeau ou Labiche... C'est sans doute juste. Mais il n'est pas forcément nécessaire de s'y référer pour justifier un travail sur Labiche. Il n'y a pas besoin d'enrobage.

Quels souvenirs conservez-vous des rôles comiques que vous avez abordés dans votre parcours ?

Nicolas Bouchaud : Je pense à la mise en scène de *La Dame de chez Maxime* de Feydeau par Jean-François Sivadier. C'est extrêmement puissant de sentir des gens qui ne peuvent plus s'arrêter de rire dans la salle. Certaines personnes rient même à un truc et n'ont toujours pas fini de rire dix minutes après alors que la pièce a suivi son cours. Et comment décrire à quoi ça tient ? On sent bien qu'il y a quelque chose de totalement irrationnel dans le rire. Ce n'est pas la purgation des passions, il n'y a rien de cathartique dans le vaudeville et c'est justement ça qui lui donne une virulence incroyable. C'est inquiétant, le rire. Et Feydeau ou Labiche ne cherchent aucuns accommodements avec la société qu'ils sont en train de représenter. Le rire devient intéressant dès lors qu'il n'a plus de cible, qu'il n'est plus orienté vers une critique. C'est bien plus abstrait. Les ressorts du vaudeville sont très codifiés (en terme de quiproquos, de comique de situation) et à l'intérieur, il faut chercher l'abstraction. C'est comme une sorte de transe qui s'empare parfois des spectateurs... Il y a quelque chose qui me trouble énormément dans ce sujet. Souvent pour les acteurs, le point d'excellence, c'est de pleurer, c'est de montrer ses émotions, de faire offrande au public de son intériorité et de sa compassion pour un personnage. Je ne souscris pas à cette vision du jeu. Je suis beaucoup plus impressionné, depuis toujours, par les comiques - et ça n'empêche pas l'émotion. D'ailleurs les grands acteurs comiques le disent tout le temps, que c'est ce qu'il y a de plus difficile. Peter Sellers réalise des choses inouïes et complexes en terme de jeu.

Quels souvenirs conservez-vous de votre découverte des textes d'Eugène Labiche ?

Nicolas Bouchaud : La première découverte, c'était avec ma mère. Nous avons passé une soirée à lire ensemble une pièce de Labiche absolument débile qui s'appelle *Un mouton à l'entresol*. Mais mon grand souvenir, c'est la mise en scène de *L'affaire de la rue de Lourcine* par Klaus Michael Grüber. Il avait travaillé sur une distorsion extrême du temps et c'est pour ça que cette question du temps chez Labiche me semble désormais incontournable. C'était un temps infiniment long (mais on pourrait travailler aussi sur une accélération du temps, ça reviendrait au même) : un personnage qui enfilait une chaussette, ça devenait une action énorme. Il y avait un réel problème pour la mettre alors que c'est un geste quotidien on ne peut plus simple. Ça devenait presque métaphysique.

Qu'est-ce qui vous a fait comprendre les ressorts du co-

mique sur scène ?

Nicolas Bouchaud : Je les ai compris physiquement en faisant du clown avec Vincent Rouche. C'est un travail d'une difficulté, d'une exigence inouïe. Il y a certaines improvisations de clown qui consistent à entrer sur le plateau, à essayer de durer un peu, et ensuite de sortir. Combien de temps vais-je capter l'attention ? Il faut inventer du temps. Le travail de l'acteur, ce n'est pas de jouer un personnage, c'est de densifier le présent. Et cette invention, on la travaille et on la comprend, entre autres, avec le travail du clown, qui demande une présence incroyable.

Où en étiez vous de votre parcours à l'âge qu'ont aujourd'hui les acteurs sélectionnés pour « Paroles d'acteurs » ?

Nicolas Bouchaud : Je travaillais avec Didier-Georges Gabily qui nous a totalement déniaisés. On avait 25 ans, il nous demandait de faire des choses sur le plateau qu'on n'aurait jamais faites nous-mêmes. On a grandi très vite avec lui, vite compris que jouer, ce n'est pas arriver avec un beau costume. Il a tout de suite cherché la chose monstrueuse chez chacun d'entre nous, la faille, la blessure, enfin tout ce qu'un acteur de 25 ans n'a pas forcément envie de voir et de montrer. Voilà ce qu'il a traqué. Il nous a fait gagner du temps. Énormément. Avec des choses fondamentales : comprendre que l'on joue pour un ensemble, pour un espace, pour l'autre. On n'est pas acteur de soi-même.

Entre la génération des acteurs de « Paroles d'acteurs » et la vôtre, comment le paysage théâtral vous semble-t-il avoir évolué en terme d'aide à l'émergence ?

Nicolas Bouchaud : Quand j'ai commencé à travailler dans les années 1990, c'était les débuts de Didier-Georges Gabily, d'Olivier Py, de Stanislas Nordey, de François Tanguy... Il y avait des lieux comme Théâtre en mai à Dijon créé par François Le Pillouër, le festival Turbulences à Strasbourg créé par Claudine Gironès ou le Théâtre de la Cité internationale dirigé par Nicole Gaultier, où l'on a pu présenter des projets. Les gens qui débutaient étaient dans la précarité, mais on avait des plateformes de visibilité importantes. Il y a deux ans, j'ai participé au jury du festival Impatiences à l'Odéon (c'est d'ailleurs formidable que l'Odéon ait impulsé ce festival qui reprend d'ailleurs le modèle de Turbulences). En parlant avec les jeunes compagnies, j'ai senti qu'aujourd'hui il y avait la précarité, et tout de suite après, l'institution. Comme s'il n'y avait plus de milieu, plus de relais. Je pense que ma génération a été la dernière à bénéficier de la politique de Jack Lang. Quelque chose s'est durci et particulièrement depuis les cinq dernières années, depuis la lettre de mission à Christine Albanel qui mettait en avant le prétendu « goût du public » et qui a rendu très compliquée l'émergence des jeunes artistes. On ne peut pas passer de la précarité aux théâtres nationaux sans relais.

Ça me fait rebondir sur ce qui me touche dans le comique. J'aimerais raconter une histoire de cinéma que j'adore et qui

BIOGRAPHIE

concerne le réalisateur Ernst Lubitsch.

Le réalisateur et scénariste Billy Wilder a écrit cela sur Lubitsch : « *Il était capable d'aborder chaque fragment avec cette déclaration effrayante : « Il faut que cette scène soit hilarante ». Là dessus, tous les esprits concernés se concentraient et se mettaient au travail pour rendre la scène hilarante, se maintenant à la tâche avec la régularité d'un marteau pneumatique jusqu'à ce que, bon sang, la scène soit devenue hilarante. Une fois que le principe général de la scène était trouvé, les dialogues étaient travaillés de la même façon. Dans le premier film que nous avons fait avec lui, il y a une scène où Claudette Colbert devait dire quelque chose de cinglant à Gary Cooper et plonger dans la mer d'un radeau. Chaque fois qu'on arrivait à cet endroit, Lubitsch allait dans le même coin de la pièce où nous travaillions : « Alors Claudette dit... énonçait-il en ménageant un blanc et un énorme point d'interrogation, et plonge gracieusement ». Il joignait alors les mains et replongeait dans son coin. Puis, il se tournait vers nous, implorant, non pas une médiocre plaisanterie, ni même une bonne ou brillante plaisanterie, mais LA réplique. La réplique inévitable et cinglante qui devait attendre quelque part d'être trouvée. Aucune de celles que nous trouvions ne fut d'ailleurs jamais ça. Et nous pouvons dire en hommage à la suprême énergie de Lubitsch, que lorsque nous repensons à lui, nous nous mettons à chercher cette réplique. » Cette petite histoire de trois scénaristes qui travaillent dans une pièce pour tenter de trouver LA réplique hilarante, moi je trouve ça merveilleux. Je trouve ça merveilleux parce que ça me raconte un truc sur le superflu de ce geste. Et en même temps du très grand sérieux de ce geste. C'est comme des petits chimistes, personne ne les attend. Ça, ça me fait vraiment penser à Labiche. Cette forme de gratuité me touche profondément. La question du superflu en art, elle est fondamentale, et aussi par rapport à la politique culturelle menée par Nicolas Sarkozy pendant cinq ans. J'ai envie de remettre le superflu au centre, par provocation.*

Propos recueillis par Eve Beauvallet

Nicolas Bouchaud

comédien depuis 1991.

Il joue d'abord sous les directions d'Étienne Pommeret, Philippe Honoré... puis rencontre Didier-Georges Gabily en 1992 avec lequel il travaillera sur plusieurs spectacles : *Les Cercueils de zinc* d'après l'œuvre de Svetlana Alexievitch (1992), *Enfonçures* de Didier-Georges Gabily (1993), *Gibiers du temps* de Didier-Georges Gabily (1994), *Dom Juan / Chimères et autres bestioles* de Molière et Didier-Georges Gabily (1997).

C'est à partir de 1998 que Nicolas Bouchaud joue sous la direction de Jean-François Sivadier, date qui marquera le début d'une longue collaboration entre les deux hommes. Ils travaillèrent ensemble sur :

Noli me tangere (1998 - 2011), *La Folle journée ou le Mariage de Figaro* de Beaumarchais (2000), *La Vie de Galilée* de Bertolt Brecht (2003), *Italienne scène et orchestre* (2004), *La Mort de Danton* de Georg Büchner (2005), *Le Roi Lear* de Shakespeare (2007), *La Dame de chez Maxim* de Georges Feydeau (2009).

En 2008 il joue et met en scène avec Gaël Baron, Valérie Dréville, Jean-François Sivadier et Charlotte Clamens, *Partage de Midi* de Paul Claudel créé au Festival d'Avignon 2008.

En 2010 et 2011, *La Loi du marcheur* (entretien avec Serge Daney), qu'il initie dans la mise en scène d'Eric Didry et joue dans *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg, mis en scène par Frédérique Fisbach qui a été présenté au Festival d'Avignon en 2011 puis à l'Odéon - Théâtre de l'Europe en 2012.

Nicolas Bouchaud au Festival d'Automne à Paris

2010 *La Loi du Marcheur* (Théâtre du Rond-Point)

2011 *La Loi du Marcheur* (Théâtre du Rond-Point)





41^e édition

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS 2012

13 SEPTEMBRE – 31 DÉCEMBRE

41^e édition

ARTS PLASTIQUES

Urs Fischer

École Nationale Supérieure des Beaux-Arts
13 septembre au 30 décembre

East Side Stories

Mladen Stilinović – gb agency

13 septembre au 20 octobre

**Dalibor Martinis / Renata Poljak / Igor Grubić /
Andreja Kulunčić / David Maljković**

Palais de Tokyo

27 septembre au 10 décembre

Sanja Iveković – MAC / VAL

Dates communiquées en septembre

THÉÂTRE

Christoph Marthaler

Foi, Amour, Espérance

d'Ödön von Horváth et Lukas Kristl

Odéon-Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier

14 au 21 septembre

René Pollesch

*Ich schau dir in die Augen, gesellschaftlicher
Verblendungszusammenhang!*

Théâtre de Gennevilliers

15 au 19 septembre

Bruno Bayen

La Femme qui tua les poissons

d'après *La Découverte du monde* de Clarice Lispector

Théâtre de la Bastille

17 septembre au 14 octobre

Heiner Müller / Bertolt Brecht

La Résistible Ascension d'Arturo Ui

Théâtre de la Ville

24 au 28 septembre

Olivier Saillard / Tilda Swinton

The Impossible Wardrobe

Palais de Tokyo

29 septembre au 1^{er} octobre

Barbara Matijevic / Giuseppe Chico

Forecasting

La Ménagerie de Verre

26 au 29 septembre

Claude Régy

La Barque le soir de Tarjei Vesaas

Odéon-Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier

27 septembre au 3 novembre

Young Jean Lee

UNTITLED FEMINIST SHOW

Théâtre de Gennevilliers

3 au 7 octobre

Young Jean Lee

WE'RE GONNA DIE (récital)

Théâtre de Gennevilliers

5 au 7 octobre

Guillermo Calderón

Villa + Discurso

L'apostrophe - Théâtre des Arts-Cergy

5 et 6 octobre

Les Abbesses

9 au 19 octobre

Krystian Lupa

La Cité du rêve d'après L'Autre Côté d'Alfred Kubin
Théâtre de la Ville
5 au 9 octobre

Angela Winkler

Ich liebe dich, kann ich nicht sagen (récital)
Les Abbesses
13 et 14 octobre

Forced Entertainment

The Coming Storm
Centre Pompidou
18 au 21 octobre

Paroles d'acteurs / Nicolas Bouchaud

Deux Labiche de moins d'après *Le Mystère de la rue Rousselet* et
Un Mouton à l'entresol
d'Eugène Labiche
Théâtre de l'Aquarium
23 au 27 octobre

tg STAN

Les Estivants de Maxime Gorki
Théâtre de la Bastille
30 octobre au 17 novembre

Shiro Maeda

Suteru Tabi
Maison de la culture du Japon à Paris
8 au 10 novembre

Jay Scheib

World of Wires
Maison des Arts Créteil
13 au 17 novembre

Paul Plamper / Tom Peuckert

Artaud se souvient d'Hitler et du Romanische Café
Théâtre du Rond-Point
14 au 18 novembre

DANSE**Min Tanaka**

Locus Focus
Théâtre des Bouffes du Nord
21 et 22 septembre

Attention : sorties d'écoles

Théâtre de la Cité internationale
5 au 7 octobre

Jérôme Bel / Theater Hora

Disabled Theater
Centre Pompidou
10 au 13 octobre

Xavier Le Roy

Low Pieces
Théâtre de la Cité internationale
15 au 20 octobre

Grzegorz Jarzyna

Nosferatu
Odéon-Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier
16 au 23 novembre

Collectif Les Possédés / Rodolphe Dana

Tout mon amour de Laurent Mauvignier
La Colline – théâtre national
21 novembre au 21 décembre

Madeleine Louarn

Les Oiseaux d'Aristophane
La Ferme du Buisson
22 au 25 novembre

She She Pop et leurs pères

Testament
Les Abbesses
28 novembre au 3 décembre

Christoph Marthaler

Meine faire Dame (*Un laboratoire de langues*)
Odéon-Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier
11 au 16 décembre

Bobo Jelčić / Nataša Rajković

S druge strane
La Colline – théâtre national
13 au 20 décembre

Oriza Hirata

Les Trois Sœurs version Androïde
Théâtre de Gennevilliers
15 au 20 décembre

Oriza Hirata

Sayonara ver.2
Théâtre de Gennevilliers
16 au 20 décembre

François Chaignaud / Cecilia Bengolea

Création
Centre Pompidou
24 au 28 octobre

Emmanuelle Huynh / Akira Kasai

Spiel
Maison de la culture du Japon à Paris
25 au 27 octobre

Olga de Soto

Création 2012 - Réflexion sur La Table Verte (titre de travail)
Centre Pompidou
22 au 24 novembre

Mette Ingvarsen

The Artificial Nature Project
Centre Pompidou
28 novembre au 1^{er} décembre



Maguy Marin

Faces

Théâtre de la Ville
13 au 21 octobre

Maguy Marin / Denis Mariotte

nocturnes

Théâtre de la Bastille
16 au 27 octobre

Maguy Marin

Cap au Pire

Le CENTQUATRE
13 au 15 novembre

Maguy Marin

May B

Le CENTQUATRE
16 et 17 novembre
Théâtre du Rond-Point
20 novembre au 1^{er} décembre

MUSIQUE

Benedict Mason

Opéra national de Paris / Bastille-Amphithéâtre
21 septembre

Hans Abrahamsen

Opéra national de Paris / Bastille-Amphithéâtre
5 octobre

**Benedict Mason / Frédéric Pattar / Lucia Ronchetti /
Karlheinz Stockhausen**

Opéra national de Paris / Bastille-Amphithéâtre
16 octobre

Gavin Bryars

The Sinking of the Titanic

Théâtre de la Ville
22 octobre

Heiner Goebbels

When the mountain changed its clothing

Carmina Slovenica, chœur de Maribor
Théâtre de la Ville
25 au 27 octobre

Pierre-Yves Macé

Théâtre des Bouffes du Nord

5 novembre

La Scène Watteau; Nogent sur Marne

6 novembre

CINÉMA

L'Âge de Glauber – Rétrospective Glauber Rocha :

films restaurés

Jeu de Paume

6 novembre au 18 décembre

Maguy Marin / Denis Mariotte

Ça quand même

Théâtre de la Cité internationale
22 au 27 novembre

Denis Mariotte

Prises / Reprises

Théâtre de la Cité internationale
22 au 27 novembre

Maguy Marin / Cendrillon

Théâtre National de Chaillot

29 novembre au 1^{er} décembre

Maison des Arts Créteil

6 au 8 décembre

Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines

13 au 15 décembre

Maguy Marin : retour sur Umwelt

La Cinémathèque française

3 décembre

**Benedict Mason / Brian Ferneyhough /
Guillaume de Machaut / Codex Chantilly**

Opéra national de Paris / Bastille-Amphithéâtre
12 novembre

Ryoji Ikeda

superposition

Centre Pompidou

14 au 16 novembre

Benedict Mason / Edgard Varèse / Enno Poppe /

Mauro Lanza

Cité de la musique

20 novembre

Benedict Mason

criss-cross

Conservatoire de Vitry - 30 novembre

Collège des Bernardins - 1^{er} décembre

MAC / VAL - 2 décembre

L'Onde, Théâtre et Centre d'Art Vélizy-Villacoublay

14 décembre

Agence centrale de la Société générale

15 décembre

Gérard Pesson / Maurice Ravel / Igor Stravinsky /

Anton Webern

Cité de la musique

8 décembre

Jonas Mekas / José Luis Guerin

Cinéastes en correspondance

Centre Pompidou

30 novembre au 7 janvier



Le Festival d'Automne à Paris est subventionné par :

Le ministère de la Culture et de la Communication

Direction générale de la création artistique
Secrétariat général / services des affaires juridiques et internationales

La Ville de Paris

Direction des affaires culturelles

Le Conseil Régional d'Île-de-France

Les Amis du Festival d'Automne à Paris

Fondée en 1992, l'association accompagne la politique de création et d'ouverture internationale du Festival.

Grand mécène

Fondation Pierre Bergé – Yves Saint Laurent

Les mécènes

Arte

Baron Philippe de Rothschild S.A.

Koryo

Publicis Royalties

Fondation Clarence Westbury

Fondation Crédit Coopératif

Fondation Ernst von Siemens pour la musique

Fondation Franco-Japonaise Sasakawa

Fonds de Dotation agnès b.

HenPhil Pillsbury Fund The Minneapolis Foundation & King's Fountain

Mécénat Musical Société Générale

Pâris Mouratoglou

Béatrice et Christian Schlumberger

Guy de Wouters

Les donateurs

Jacqueline et André Bénard, Sylvie Gautrelet, Ishtar et Jean-François Méjanes, Anne-Claire et Jean-Claude Meyer, Ariane et Denis Reyre, Aleth et Pierre Richard, Nancy et Sébastien de la Selle, Bernard Steyaert, Sylvie Winckler

Alfina, Fonds Handicap & Société, Safran, Société du Cherche Midi, Top Cable, Vaia Conseil

Les donateurs de soutien

Jean-Pierre Barbou, Annick et Juan de Beistegui, Béatrice Bodin, Christine et Mickey Boël, Irène et Bertrand Chardon, Catherine et Robert Chatin, Hervé Digne, Aimée et Jean-François Dubos, Agnès et Jean-Marie Grunelius, Jean-Pierre Marcie-Rivière, Micheline Maus, Brigitte Métra, Annie et Pierre Moussa, Tim Newman, Sydney Picasso, Didier Saco, Louis Schweitzer, Catherine et François Trèves, Reoven Vardi et Pierluigi Rotili

Partenaires 2012

La Sacem est partenaire du programme musique du Festival d'Automne à Paris.

L'Adami s'engage pour la diversité du spectacle vivant en soutenant six spectacles.

L'ONDA soutient les voyages des artistes et le surtitrage des œuvres.

La SACD soutient le programme Attention : sorties d'écoles dans le cadre de son action culturelle et est particulièrement attentive aux nouvelles générations de chorégraphes.

L'Institut français et la Ville de Paris soutiennent les spectacles inscrits dans le cadre du Tandem Paris-Berlin

Le ministère des Affaires étrangères et européennes, le ministère de la Culture et de la Communication, le ministère croate des Affaires étrangères et européennes, le ministère de la Culture croate et l'Institut français soutiennent les spectacles inscrits dans le cadre de "Croatie, la voici", festival croate en France (septembre-décembre 2012).

L'Ina contribue à l'enrichissement des archives audiovisuelles du Festival d'Automne à Paris.

Le Festival d'Automne à Paris bénéficie du soutien d'Air France, du Crédit Municipal de Paris, du Adam Mickiewicz Institute, du Comité Régional du Tourisme Paris Île-de-France ainsi que de Pro Helvetia, de Diaphonique, du British Council, des Autorités flamandes, de l'Institut Polonais de Paris et de l'Association des éditeurs de musique du Danemark, à travers la Fondation Koda pour le développement culturel et social.



41^e édition

www.festival-automne.com

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS 2012

13 SEPTEMBRE – 31 DÉCEMBRE

41^e édition

Festival d'automne à Paris | 156, rue de Rivoli – 75001 Paris
Renseignements et réservations : 01 53 45 17 17 | www.festival-automne.com